

M.-J. Huguenin, *L'Église de la miséricorde. Propositions pour une ecclésiologie fondée sur l'exemplarité de Jésus-Christ, Maître de miséricorde*, dans *Teresianum XLIV/I* (Rome 1993) 269-281.

*Cet article montre comment l'Église est appelée à se renouveler à partir de la redécouverte de la miséricorde divine révélée dans l'Écriture et accomplie en Jésus-Christ. Cet article a été sélectionné comme l'un des meilleurs articles de l'année 1993 par la revue *Selecciones de teología* [131(1994)170-176] de la Faculté de théologie de Barcelone.*

« L'Église vit d'une vie authentique lorsqu'elle professe et proclame la miséricorde, attribut le plus admirable du Créateur et du Rédempteur » (DM 13). Dans le présent article, nous voudrions donner à ces paroles de Jean-Paul II tout leur poids de vérité fondamentale et en tirer plusieurs conséquences ecclésiologiques. L'encyclique *Dives in misericordia* (1980), d'où cette phrase est tirée, a eu le grand mérite de montrer l'importance centrale de la miséricorde divine dans la Révélation. Or, il faut bien le reconnaître, l'Église n'en avait pas eu jusqu'à ce jour une conscience aussi claire.

L'Église des premiers siècles avait une telle perception de l'efficacité du salut en Jésus-Christ, qu'elle pouvait difficilement admettre en son sein un chrétien retombé dans le péché. Même saint Paul, pourtant si conscient de sa faiblesse et de la miséricorde divine (cf. 2 Co 12,9 ; Ep 2,4), se montrera extrêmement sévère à l'égard d'un cas d'inceste dans la communauté de Corinthe. L'inceste est chassé de la communauté et « livré à Satan pour la perte de sa chair, afin que l'esprit soit sauvé au Jour du Seigneur » (1 Co 5,5). Il rappelle ensuite l'ordre qui doit régner dans la communauté : « Je vous ai écrit de n'avoir pas de rapports avec celui qui, tout en portant le nom de frère, serait débauché, cupide, idolâtre, insulteur, ivrogne ou rapace, et même, avec un tel homme, de ne point prendre de repas » (v. 11). Et de conclure en se référant au code mosaïque : « Enlevez le mauvais du milieu de vous » (v. 13 ; cf. Dt 17,7). Dans l'épître aux Hébreux, apparaît une conception qui deviendra courante dans les premiers siècles : « Il est impossible, en effet, pour ceux qui une fois ont été illuminés (baptisés), qui sont devenus participant de l'Esprit Saint [...] et qui néanmoins sont tombés, de les rénover une seconde fois en les amenant à la pénitence, alors qu'ils crucifient pour leur compte le Fils de Dieu et le bafouent publiquement » (He 6,4-6). On sait que saint Augustin n'aura reçu le sacrement de la réconciliation qu'une seule fois, après sa conversion, car le chrétien ne devait pas retomber dans le péché.

Au cours des siècles, la pratique pastorale s'assouplira lentement. Tant la réalité de la faiblesse humaine que l'exemple du Christ à l'égard des pécheurs feront évoluer ces conceptions élitistes. Jésus ne condamne pas la femme adultère. Le pardon du Christ sera à la source de la conversion de cette femme : « Je ne te condamne pas. Va, désormais ne pèche plus » (Jn 8,11).

Au moyen âge, la notion de miséricorde est très présente dans l'univers chrétien, mais dans un sens appauvri. Elle concerne deux domaines précis : La pénitence, où l'autorité ecclésiastique est médiatrice de la miséricorde divine, et les « œuvres de miséricorde matérielles et spirituelles ». Celles-ci concernent surtout les mieux nantis à l'égard des pauvres et prennent la dimension d'une assistance sociale. Il s'agit pour le chrétien de venir en aide aux nécessités matérielles et spirituelles du prochain. Les saints constituent pour le peuple chrétien des exemples éminents. La Vierge Marie tient une place particulière, car elle est la « Mère de miséricorde » (*Salve Regina*). Cette expression, riche de sens, signifie la protection maternelle de la Vierge Marie. Certes, quelques grands spirituels comme saint Bernard ou saint Bonaventure auront une perception extrêmement profonde et évangélique de la miséricorde divine. Mais lorsque la théologie se distancera de la spiritualité pour s'affirmer comme une science objective, c'est le concept de charité (*caritas*, *agapè*), qui deviendra central en théologie.

Dans l'Église post-tridentine, le concept de miséricorde sera progressivement encore appauvri. Dans le contexte de la Contre-Réforme et de la Renaissance, c'est l'affirmation de la dignité l'homme, de sa liberté et de sa responsabilité, qui porte au second plan et dévalorise la miséricorde. Elle apparaît comme l'affirmation d'une inégalité et d'une condescendance qui finira par être ressentie comme une humiliation pour celui qui se sent dépendant de la miséricorde d'autrui. La notion paraît complètement sécularisée dans le jansénisme. Le culte du Sacré Cœur apparaît comme un antidote plein de promesse, mais il sera relégué au rang des dévotions sans remonter à la source de son fondement théologique.

Il faudra attendre le renouveau des sciences bibliques en notre siècle pour découvrir un concept aussi riche que fondamental pour la Révélation, que l'on formulera souvent avec les propres termes de l'Écritures, pour éviter tout équivoque : «'hesed », que l'on traduit par amour, tendresse, fidélité, et « ra'hamim », traduit par entrailles de miséricorde ou, simplement, miséricorde. Ces termes-clés expriment l'attitude de Dieu à l'égard de l'homme. Mais avons-nous tiré les conséquences dogmatiques et spécialement ecclésiologiques de cette redécouverte de la miséricorde au sens biblique ? Pour répondre à cette question, je préciserai tout d'abord le contenu théologique de ce que l'on convient d'appeler « miséricorde », puis sa place dans l'économie du salut, spécialement par rapport à la charité (agapè), pour pouvoir ensuite en tirer les conséquences sur le plan ecclésiologique.

## **Le concept de miséricorde**

Étymologiquement, la miséricorde signifie cette qualité du cœur (« cor ») qui le rend sensible à la misère (« miseria »), au malheur d'autrui (cf. Robert). Au moyen âge, la miséricorde signifiait cette sensibilité au malheur d'autrui. À l'époque moderne, elle signifie couramment la pitié par laquelle on pardonne au coupable. Ces définitions sont loin de recouvrir la richesse de sens des paraboles de la miséricorde que l'on trouve dans l'Ancien et le Nouveau Testaments.

Parmi les paraboles les plus éloquentes de l'Ancien Testament, nous retiendrons celles de « Yahvé et son épouse infidèle » dans Os 2 et Ez 16. Chez le prophète Osée, Israël est comparé à une épouse qui, à cause de son infidélité, se retrouvera dans la misère matérielle et morale. Elle sera conduite au désert, en une terre aride, mais alors, par un renversement de perspective inattendue, elle fait l'expérience de la miséricorde divine et se retrouve comme au temps de sa jeunesse, « comme au jour où elle montait du pays d'Égypte ». Le prophète annonce une nouvelle alliance plus forte que celle du Sinaï : « Je la conduirai au désert et je lui parlerai au cœur [...]. Je la fiancerai à moi pour toujours. Je la fiancerai dans la justice et dans le droit, dans la tendresse ('hesed) et la miséricorde (ra'hamim) [...], et elle connaîtra Yahvé. » Cette nouvelle alliance condense l'espérance la plus audacieuse du prophète : il la compare à un mariage qui élèvera Israël dans l'intimité de la connaissance de Dieu, dans des liens de justice et d'amour. Mais cette très haute dignité à laquelle le Peuple de Dieu est appelé est le fruit de la pure initiative divine, de sa miséricorde gratuite : Dieu s'est ému pour son peuple et s'est engagé au point de l'élever à égalité avec lui par le lien d'un mariage. La miséricorde est donc première, à l'origine du salut (cf. Tt 3,5) ; elle n'est pas seulement une condescendance, elle est à l'origine d'un mouvement descendant et ascendant qui résume toute l'histoire du salut : Dieu se penche vers son épouse infidèle et l'élève jusqu'à lui. Jean-Paul II dira que l'amour miséricordieux réalise l'égalité entre les hommes davantage que la justice : « L'amour et la miséricorde permettent aux hommes de se rencontrer entre eux dans cette valeur qu'est l'homme même, avec la dignité qui lui est propre » (DM 14). Appliquée analogiquement à Dieu, la miséricorde divine est donc la cause du salut et de la divinisation de l'homme. La miséricorde est plus que la compassion. Celle-ci est la capacité de s'identifier à l'autre, de partager sa souffrance, mais ne signifie pas l'engagement propre à la miséricorde

de libérer celui qui souffre. Le fruit de la miséricorde divine sera l’alliance d’amour (‘hesed, agapè). Ce n’est pas la charité qui est première, mais la miséricorde.

Chez le prophète Ézéchiël, la parabole s’intensifie encore pour mettre en lumière l’action irremplaçable de Dieu, Créateur et Sauveur. « À ta naissance, au jour où tu vins au monde, on ne te coupa pas le cordon, on ne te lava pas dans l’eau pour te nettoyer, on ne te frotta pas de sel, on ne t’enveloppa pas de langes. Nul n’a tourné vers toi un regard de pitié, pour te rendre un de ces devoirs par compassion de toi. Tu fus jetée en pleine campagne, par dégoût pour toi, au jour de ta naissance. Je passai près de toi et je te vis, te débattant dans ton sang. Je te dis quand tu étais dans ton sang : ‘Vis !’ et je te fis croître comme l’herbe des champs. [...] J’étendis sur toi le pan de mon manteau et je couvris ta nudité. [...] Je te baignai dans l’eau, je lavai le sang qui te couvrait, je t’oignis d’huile ; je te donnai des vêtements brodés, des chaussures de cuir fin, un bandeau de lin et un manteau de soie. [...] Tu devins de plus en plus belle et tu parvins à la royauté. Tu fus renommée parmi les nations pour ta beauté, car elle était parfaite, grâce à la splendeur dont je t’avais revêtue [...]. Mais tu t’es infatuée de ta beauté, tu as profité de ta renommée pour te prostituer, tu as prodigué tes débauches à tout venant. [...] Mais moi, je me souviendrai de mon alliance avec toi au temps de ta jeunesse et j’établirai en ta faveur une alliance éternelle. [...] Car c’est moi qui rétablirai mon alliance avec toi et tu sauras que je suis Yahvé afin que tu sois saisie de honte et que, dans ta confusion, tu sois réduite au silence, quand je te pardonnerai tout ce que tu as fait [...] » (Ez 16). Dans cette parabole qui résume l’histoire du Peuple élu, la création et le salut sont l’œuvre de la miséricorde divine. Elle apparaît dès l’origine et constitue la clé de l’histoire du salut, la nature du lien entre Dieu et son Peuple.

Cette primauté de la miséricorde lui confère une place fondamentale en théologie, vraiment première. Ce concept à l’avantage aussi d’être extrêmement concret et réaliste. La miséricorde engage tout l’homme, son intelligence et sa volonté, ses sentiments et sa capacité émotive, comme dans la parabole du bon Samaritain (cf. Lc 10, 29-37). Elle intègre la grandeur et la misère de l’homme. Le miséricordieux voit d’un seul regard la dignité et la pauvreté de l’homme : il s’engage à son égard pour lui révéler sa dignité et le libérer de tout asservissement. Si la miséricorde est à l’origine de l’histoire du salut, sa cause efficiente, elle sera aussi sa cause formelle et aussi sa cause finale : le Christ est la parfaite incarnation de la miséricorde divine et c’est en lui que l’homme est recréé. « Dieu a tant aimé le monde qu’il a donné son Fils unique » (Jn 3,16). Et celui-ci, poussé par sa seule miséricorde, s’est identifié au pécheur jusqu’à éprouver l’abandon de Dieu et des hommes sur la croix. Par son cri d’abandon (cf. Mc 15,34), il s’est identifié à tout homme pour qu’il puisse se reconnaître en lui et accéder au salut.

Le Christ est, en sa personne, la loi nouvelle. Uni par l’Esprit à la vie même du Christ, le chrétien réactualise l’Évangile dans sa vie. L’Esprit est ainsi la suprême miséricorde du Père et du Fils<sup>1</sup>. Il est la réponse de Dieu, un surcroît de miséricorde pour les hommes qui ont crucifié le Fils unique, et bafoué en lui la dignité de l’homme. Il rend les hommes capables de miséricorde, d’un « cœur de chair » et non de « pierre » (Ez 36,26), pour construire l’Église, communion avec Dieu et entre les hommes, dans l’agapè, qui est « le fruit de l’Esprit » (Ga 5,22), de la miséricorde divine répandue dans le cœur de l’homme.

### **L’Église comme communion présuppose la miséricorde**

Vatican II a mis en lumière l’essence même de l’Église, sa finalité : elle est communion avec Dieu et entre les hommes (cf. *Dei Verbum*, n° 2). Elle est l’œuvre de l’Esprit qui réalise

---

<sup>1</sup>Cf. Jean-Paul II, Encyclique *Dominum et vivificantem*, Rome 1896, n° 39.

la communion des personnes à l'image de la Sainte Trinité. Elle en est aussi le sacrement, c'est-à-dire le signe visible et le moyen de cette communion (cf. *Lumen Gentium*, n° 1). Cependant, si cette communion est vraiment possible dès ici-bas, elle ne peut se faire qu'avec des hommes pécheurs, créés dans la faiblesse, imparfaits et souvent tributaires de toutes sortes de conditionnements économique, culturel, social, politique. Comment peut-on concevoir une communion dans ces conditions où se côtoient indissolublement la grandeur et la misère de l'homme ? La communion ne peut se réaliser que dans le bien. Le mal apparaît donc comme un obstacle. La théologie et la culture occidentales, en se centrant sur le concept d'amour (agapè) comme référence fondamentale, se sont trouvées confrontées à un tragique paradoxe. L'amour aime le bien, non le mal. L'amour porte en soi une grande exigence. Il veut que l'autre soit parfait, pour l'aimer sans réserve. Dès que le mal apparaît en l'autre, l'amour diminue. L'amour va donc s'opposer à tout ce qui le menace. L'amour risque de se transformer en haine : l'amour du bien conduit à la haine du mal. Ainsi la réforme de l'Église au 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, bien nécessaire, à abouti à des formes d'exclusion et finalement à des guerres de religion. Quant à l'idéologie hégélienne, qui postule l'évolution du monde vers un devenir toujours plus parfait, elle semble avoir été la motivation philosophique des deux dernières guerres mondiales.

Avant de parler de communion, il faut parler de miséricorde. À l'inverse de l'amour comme communion, la miséricorde grandit quand le mal est plus grand. En effet, quand la miséricorde voit en l'autre une imperfection, une souffrance, un mal, elle s'en émeut et s'engage avec compréhension et compétence pour libérer celui qui est prisonnier du mal. Seule la miséricorde est capable d'engendrer la communion. Tel est l'enseignement fondamental du Christ. Avec la Samaritaine, par exemple (cf. Jn 4), Jésus lui témoigne un tel amour miséricordieux, qu'il fait tomber toutes les barrières et fait d'elle un apôtre. Ses disciples s'étonnent de ce qu'il parle avec une femme (!), samaritaine de surcroît (les Samaritains étaient les ennemis héréditaires des juifs). Et cette Samaritaine en était à son cinquième mari (la légende juive prétendait que les Samaritains étaient issus de l'immigration forcée de cinq peuplades païennes restées en partie fidèles à leurs dieux que symbolisent les cinq maris). Pourtant, c'est à elle que Jésus promet l'eau vive et lui dit : « Si tu savais le don de Dieu ». Elle reconnaît en Jésus le Messie et s'en va avec succès convaincre tout son village.

Si l'Église veut être vraiment le lieu de la communion et de la réconciliation, le ferment de « la civilisation de l'amour », elle est appelée à un double recentrage. Tout d'abord, elle est appelée à mettre au centre de sa vie la prière contemplative, l'oraison, comme accueil à la miséricorde divine. Une prière qui dispose l'homme à faire l'expérience de la miséricorde divine, parce qu'elle inaugure pour le priant le dialogue du salut et réactualise la Pentecôte. Le livre des *Demeures* de sainte Thérèse de Jésus est exactement ordonné à ce projet. Ce chef-d'œuvre est implicitement un traité d'ecclésiologie. Selon l'expérience même de Thérèse, l'œuvre de Dieu sera essentiellement de révéler à l'âme que l'oraison mentale est le moyen par lequel elle peut s'ouvrir à Dieu<sup>2</sup>. Dieu peut, certes, se révéler à celui qui ne fait pas

---

<sup>2</sup>Dans sa Lettre au Préposé Général des carmes déchaux, le Pape Jean- Paul II rejoint en quelque sorte cette affirmation en la situant au cœur de son pontificat: «Notre époque, qui se caractérise par un sens renouvelé de l'Église et de la prière, apparaît comme un temps de grâce particulièrement accordé à la doctrine et à l'expérience de Thérèse. Celle-ci, en effet, tout pleine d'une force tirée de l'expérience même de la vie, invite tous les hommes à aimer le Christ et son Corps mystique afin que, en lui, sous l'impulsion de l'Esprit qui anime ce Corps, "ils goûtent et voient comme est bon le Seigneur" (Ps 34,9). Au début même de notre pontificat, nous avons avec insistance proposé ce message. Dès notre première allocution dans la chapelle Sixtine, et par la suite, nous avons invité à conserver la fidélité à l'Église (cf. AAS 70, 1978, p. 924), et maintes fois exhorté ses fils à s'adonner à l'oraison, à l'adoration, à l'écoute de Dieu qui parle au-dedans de nous, à la contemplation. Dans l'encyclique

oraison mais, s'il se révèle, c'est en vue de l'amener à la prière (*Camino* 16,6-7/16,2-3) : elle est le lieu de la rencontre entre la misère de l'homme et la miséricorde de Dieu, elle inaugure le dialogue du salut. Il n'y a donc pas d'autre porte d'accès (cf. *Vida* 8,9 ; *Moradas* 1,1,7 ; 2,1,11). Car c'est elle qui donne aux sacrements de porter du fruit, à la Parole de Dieu d'être entendue.

En définissant l'Église comme le « sacrement c'est-à-dire le signe et l'instrument de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain » (*Lumen Gentium* 1), le Concile Vatican II a mis implicitement en lumière ce qui se déduit de l'enseignement thérésien (spécialement du livre des *Demeures*), à savoir que l'Église est appelée à mettre au centre de sa vie l'oraison, qui est précisément le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu (c'est tout l'itinéraire thérésien) et de l'unité de tout le genre humain, puisque l'Esprit Saint qui prend possession de l'âme dans l'oraison, en est l'auteur. Par ses communautés prophétiques, Thérèse invite l'Église à retrouver son grand moment fondateur qu'est la Pentecôte, où les disciples étaient réunis en prière avec la Vierge Marie dans l'attente de l'Esprit Saint promis (cf. Ac 1-2). Cet événement doit sans cesse être réactualisé pour se transmettre de génération en génération. Il réalise l'Église comme communion avec Dieu et entre les hommes (cf. *Dei Verbum* 2). Elle deviendra ainsi de plus en plus semblable à la Vierge Marie, son modèle (cf. *Lumen Gentium*, ch. 8). L'Église, Épouse du Christ et de l'Esprit, est, en effet, essentiellement féminine, fécondée par l'Esprit et unie à son Maître par l'oraison. En proclamant sainte Thérèse, Docteur de l'Église après le Concile (en 1970), le Pape Paul VI n'avait-il pas en vue ce recentrage que nous inspire la sainte, pour renouveler le visage de l'Église<sup>3</sup>?

Thérèse de Jésus nous révèle un Dieu au côté de l'homme engagé pour sa libération<sup>4</sup>. Le réalisme évangélique de Thérèse nous montre combien Dieu est proche de l'homme et que la misère de celui-ci attire sa miséricorde. Le monde est le lieu de la libération concrète de l'homme par Dieu. Face à un monde éclaté et abandonné, qui oppose à l'existence de Dieu la misère de l'homme, Thérèse témoigne que l'homme concret est le lieu où se manifestent la puissance de Dieu et sa miséricorde. Une miséricorde à laquelle tout homme qui fait l'aveu de sa pauvreté peut accéder dans l'oraison. Affirmer la miséricorde de Dieu, c'est retrouver l'unité de Dieu, de l'homme et du monde.

Le second recentrage se déduit du premier : en faisant l'expérience de la miséricorde divine, l'homme est appelé à en témoigner. Recréé dans le Christ, il devient à son tour sacrement de cette miséricorde. Pour prétendre à être le lieu privilégié de la communion des personnes, l'Église devra mettre au premier plan l'oraison et la miséricorde. Il n'y a pas d'opposition entre l'action et la contemplation, au contraire. Seuls ceux qui sont les témoins du Christ, parfaite incarnation de la miséricorde divine, sauront la transmettre au monde. Et ceux-là sont proclamés bienheureux, car les miséricordieux obtiennent miséricorde (Mt 5,7). L'oraison et la miséricorde sont à la source d'une civilisation authentique : une civilisation de

---

intitulée *Riche en miséricorde*, nous avons souligné que la prière et l'invocation de la bonté divine étaient comme un droit et un devoir pour l'Église (cf. DM 15). D'une certaine manière nous avons mis en lumière l'obligation primordiale de *la communion de foi et d'amour qui s'effectue par l'oraison et devient expérience de miséricorde* (souligné par nous). Cela se traduit par un chant continu à la miséricorde de Dieu, comme ce fut le cas pour sainte Thérèse» [DC 1818 (1981) 1003].

<sup>3</sup>Cf. Sainte Thérèse d'Avila proclamée Docteur de l'Église par Paul VI, dans DC (1970) 908-909. Daniel de Pablo Maroto, dans son livre, *Santa Teresa de Jesús, Doctora para una Iglesia en crisis*, Burgos 1981, a tenté une actualisation de l'œuvre thérésienne.

<sup>4</sup>Cf. M. Herraiz, *La oración, experiencia liberadora. Espiritualidad de la liberación y experiencia mística teresiana*, Salamanque 1990<sup>2</sup>.

la miséricorde édiflée sur le roc des béatitudes où se révèle la présence de Dieu, libérateur de l’homme<sup>5</sup>.

### **L’Église de la miséricorde**

La primauté de la miséricorde ayant été établie, nous abordons maintenant le cœur du sujet. Il s’agit pour nous de réexaminer, à la lumière de ce présupposé, quelques composantes fondamentales de l’Église pour leur donner un contenu plus évangélique, pour qu’elle devienne vraiment l’instrument, le sacrement de la miséricorde divine.

Pour procéder de manière synthétique, nous analyserons comment l’autorité dans l’Église doit s’exercer pour qu’elle réponde à ce projet. En effet, c’est l’autorité, « la tête », « l’archè », qui détermine en profondeur la nature de l’Église, comme son principe et sa cause exemplaire. Le Christ est lui-même le Principe fondateur (Col 1,18), en sorte que l’Église est appelée à suivre l’exemple du Maître de la Miséricorde et à vivre de lui.

Dans l’Église-communion, l’autorité se définit comme principe de communion. Or, la communion des personnes présuppose la liberté. Si l’autorité supprime la liberté, elle supprime la condition essentielle de l’amour, de la communion. Comment l’autorité peut-elle engendrer la communion des personnes en respectant leur liberté de choix ? C’est en étant une autorité qui se fonde sur la sagesse et l’amour. Plus précisément, elle exercera l’autorité de la mystagogie, cet art de conduire progressivement dans la communion au mystère, de faire découvrir de l’intérieur la réalité spirituelle et vivante de l’Église. La mystagogie est précisément l’œuvre de la miséricorde. Elle correspond à la compétence du maître à faire entrer le disciple dans un itinéraire spirituel qui le conduit graduellement, par une pédagogie consommée, à la communion au mystère. La mystagogie tient compte de la personne, de sa subjectivité, de son degré de maturité, des conditions concrètes de sa vie quotidienne et applique avec sagesse le principe de gradualité pour adapter le discours moral à la personne et à la fin poursuivie. Elle tient de la maternité spirituelle, pour former la personne à la maturité spirituelle, pour lui donner de réaliser sa finalité, devenir un être de communion.

L’autorité dans l’Église, ainsi établie, bannit donc la morale d’obligation, du permis et du défendu. Cette morale centrée sur l’obligation est stigmatisée par saint Paul : elle engendre le péché et toute sorte de déviations (cf. Rm 7,8). Pour l’Apôtre, le chrétien est appelé à vivre « dans le Christ », par l’Esprit, car « le fruit de l’Esprit », c’est la charité (agapè, Ga 5,22). La vie dans l’Esprit présuppose la liberté, la responsabilité personnelle, elle a sa propre croissance à laquelle la mystagogie donne toute son attention. La vie dans l’Esprit se développe comme un exode intérieur et trace un itinéraire spirituel qui part de l’égocentrisme pour aboutir au christocentrisme, à l’amour miséricordieux. L’autorité dans l’Église est donc bien une autorité de sagesse et d’amour, celle du maître spirituel, autorité reconnue, parce qu’elle conduit à l’expérience de la communion ecclésiale. C’est donc une autorité qui s’adresse à tous : comme pour sainte Thérèse dans le livre des *Demeures*, l’itinéraire commence lorsque l’homme rencontre le Christ. Les premières Demeures sont illustrées par l’exemple du paralytique qui attendait d’être guéri à la piscine de Bethesda (cf. Jn 5). Il représente l’homme paralysé par le péché, privé de la vie de la grâce.

Ces principes d’unité que je viens d’énoncer nous font remonter aux grandes intuitions des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles qui traversaient l’Église en crise. Depuis le 13<sup>e</sup> siècle, la figure emblématique de saint François rappelait aux chrétiens, avec toujours plus de force, la nécessité d’un retour à l’Évangile, d’une réforme de l’Église, pour qu’elle soit plus fidèle à

---

<sup>5</sup>Cf. Marie-Joseph Huguenin, *L’expérience de la miséricorde divine chez Thérèse d’Avila. Essai de synthèse doctrinale*, Fribourg - Paris 1991.

son fondateur. Érasme est l'une des figures de proue de cette prise de conscience ecclésiale, qu'il saura particulièrement bien formuler : il centrera la réforme de l'Église sur le retour à une prière plus authentique et à la pureté de l'Évangile<sup>6</sup>. Mais ce sont les franciscains spirituels espagnols qui ouvriront la voie à une véritable pastorale : ils enseignent une pédagogie de la prière, appelée oraison, qui ouvre progressivement le priant à l'action de l'Esprit. La prière devient amitié vécue avec le Ressuscité et chemin d'Évangile. Ils publieront un grand nombre de petits traités accessibles à tous, qui rencontreront un énorme succès. Mais ce courant rénovateur sera suspecté puis condamné au milieu du 16<sup>e</sup> siècle. Une femme de génie réagira et fondera des communautés où sera perpétué, à travers sa synthèse personnelle, le précieux héritage. Thérèse d'Avila (1515-1582) à laquelle il faut associer saint Jean de la Croix (1542-1591) sont aujourd'hui une source et une référence du renouveau de l'Église.

*Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde...* Ces dernières paroles de Jésus ressuscité dans l'Évangile de S. Matthieu sont un des fondements de la spiritualité thérésienne. La prière, pour Thérèse, consiste à se mettre consciemment en présence du Ressuscité et à l'École du Maître. *J'ai toujours aimé les paroles de l'Évangile, elles m'ont toujours mieux aidée à me recueillir que les livres très bien composés. Blottie auprès du Maître de la Sagesse peut-être me suggérera-t-il quelques considérations. Le maître en l'instruisant s'affectionne à son élève, il est heureux que son enseignement lui plaise, et il l'aide beaucoup à l'apprendre ; c'est ce que ce Maître céleste fera pour nous.* Thérèse conçoit ses communautés comme le *petit collège du Christ* où, par l'oraison, l'on se met à l'écoute du Maître pour apprendre l'Évangile. Avec ses contemporains, Thérèse pose le même regard lucide sur l'Église : elle est consciente de la nécessité d'un retour à l'Évangile. Dans le dernier chapitre de son autobiographie, elle rapporte ces paroles que Jésus lui adressa et qui résument sa pensée : *« Tout le malheur du monde vient de ne pas connaître clairement les vérités de l'Écriture, dont pas un accent ne passera. Hélas, ma fille, combien rares sont ceux qui m'aiment vraiment ! S'ils m'aimaient, je ne leur cacherais pas mes secrets. »*

Nous assistons alors à l'un des plus grands drames de l'histoire de l'Église : la récupération politique de ces puissants mouvements de réforme va diviser les chrétiens et appauvrir leur patrimoine. Les princes allemands se serviront de Luther pour justifier leur indépendance par rapport au pouvoir temporel du Pape. La voie sera ouverte à une réforme en lutte ouverte avec l'Église catholique. Malheureusement, la Contre-Réforme catholique réagira souvent de façon antithétique. On prend peur de la liberté pourtant si essentielle à la vie spirituelle. Tout est soumis au contrôle de l'autorité ecclésiastique. On prescrit aux laïcs la prière vocale, selon des formules dûment approuvées, et non plus l'oraison mentale ; le laïc ne peut avoir accès à la Bible réservée au clergé instruit chargé d'enseigner le peuple ; les moralistes promeuvent la morale d'obligation, qui prescrit aux chrétiens ce qu'ils doivent faire ou éviter : elle culpabilise le peuple, notamment dans le domaine de la sexualité, ce qui aboutira aux attitudes immatures de notre société contemporaine incapable d'intégrer la sexualité dans la personnalité et dans les relations humaines ; l'autorité est centralisée et renforcée, elle déresponsabilise les chrétiens ; le concept d'obéissance est gauchi au point de devenir « une obéissance de jugement », qui tend à priver le chrétien d'esprit critique ; les droits de l'homme et la démocratie sont stigmatisés et perçus comme des menaces ; même le mouvement œcuménique, pourtant si essentiel à la foi catholique, sera condamné et perçu, encore au début de ce siècle, comme un danger pour les catholiques (cf. Pie XI, Encyclique *Mortalium animos*, Rome 1928).

---

<sup>6</sup>Cf. *Enquiridion militis christiani* (introduction et traduction par A. J. Festugière), Paris 1971, chap. 1, pp. 96-98.

Pourtant, Jésus n'est pas venu pour juger ou condamner. Il a renversé toutes les barrières de l'exclusion, tous les murs de séparation. Il s'est identifié aux petits, aux pauvres, aux souffrants, aux pécheurs, et même aux condamnés, qui se sentent abandonnés de Dieu et des hommes. Par son cri d'abandon (cf. Mc 15,34), il a sauvé l'humanité : tout homme, quel qu'il soit, peut désormais s'identifier à Jésus et s'unir à lui. Une Église qui a pour vocation d'être le lieu privilégié de l'oraison et de la miséricorde sera une Église où l'on apprend à se faire un avec l'autre, que l'on accueille dans sa différence, sans le juger ni le condamner, pour lui révéler l'amour de Jésus-Christ.

L'autorité dans l'Église a pour tâche de réactualiser l'Évangile de la miséricorde pour chaque génération de chrétiens. Elle est au principe de l'Église-sacrement, signe et moyen de communion avec Jésus-Christ. Elle se met au-dessus des controverses quand elle proclame Jésus-Christ et son Évangile qui font l'unanimité. Elle est principe d'unité et de réconciliation quand elle se met au service de la communion des personnes. C'est en plaçant Jésus-Christ, Maître de miséricorde, au centre de l'Église, qu'elle peut accomplir sa tâche. Elle cherchera alors à tisser les liens de la miséricorde pour unir les chrétiens divisés. Elle promouvra la compréhension de l'autre, elle valorisera tout ce qu'il y a de bon en lui et ne dévoilera le mal en lui que pour promouvoir un plus grand bien pour lui. La miséricorde divine donne le pouvoir à l'Église de percevoir dans le même regard, avec beaucoup de réalisme, la dignité et la faiblesse de l'homme, sa vocation réelle à la communion ecclésiale.

L'autorité qui se fonde sur la miséricorde n'exclut personne, elle ne condamne pas, au contraire, elle révèle le salut en Jésus-Christ, qui est venu non pour condamner, mais « pour sauver ce qui était perdu » (Lc 19,10). Comment définir ce pouvoir qui n'exclut personne, mais qui rassemble dans l'unité ? L'autorité dans l'Église le découvre lorsqu'elle se désapproprie d'elle-même et proclame à la suite de Jésus : « Vous n'avez qu'un seul Maître, le Christ ». En effet, le Christ, incarnation parfaite de la miséricorde, est seul celui qui fait l'unanimité, qui est capable de rassembler dans l'unité les hommes de bonne volonté. Il y a ainsi un sens catholique de la *Sola Scriptura* : L'Église est sans cesse appelée à se purifier à la lumière de l'Évangile. L'Évangile est la parole du Maître qui est toujours en avance sur l'Église pérégrinante. L'autorité dans l'Église aura donc pour tâche de rassembler dans l'unité par le moyen de l'Évangile de la miséricorde. Pour pouvoir réaliser cela, la miséricorde de l'Église ira au-devant de tous ceux qui professent la foi au Christ : elle les considère en son sein, car leur foi contient intentionnellement la plénitude de la foi catholique. Cette foi vécue comme un attachement à la personne et à l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu, « opère par la charité » (Ga 5,6), c'est-à-dire qu'elle est principe de communion. En appliquant le principe de gradualité, l'Église peut ainsi accueillir en son sein tous ceux qui professent, sous l'impulsion de l'Esprit, que « Jésus est Seigneur » (1 Co 12,3). Cette foi qui est ainsi accueillie par l'Église sera en mesure de renverser toutes les contradictions inhérentes à une proclamation de la foi qui ferait obstacle à une authentique démarche œcuménique.

L'autorité promouvra le *sensus fidelium* et dynamisera les forces de réconciliation. Son pouvoir de juridiction ne s'exerce jamais contre la communion ecclésiale, il en est, au contraire, la garantie et le centre de ralliement. Lorsque le Christ a confié à Pierre la charge du troupeau (cf. Jn 21,17), il lui confiait un ministère qui s'inspirait de la parabole du Bon Pasteur (cf. Jn 10). Il s'agit clairement d'une autorité fondée sur l'amour et la miséricorde et qui ne saurait avoir aucune légitimité en dehors de ce fondement. La parabole fait place ainsi au discernement et à une saine critique de l'autorité : l'autorité s'exerce conformément à la volonté de Dieu lorsqu'elle promeut la communion des personnes. Toute forme d'opposition à l'autorité doit donc être vaincue par l'amour miséricordieux, seul à même de promouvoir l'unité dans la liberté.

## **Le dialogue avec le monde**



Plus que jamais, le monde d'aujourd'hui attend la révélation de la miséricorde divine. Comment résoudre les défis mondiaux à venir, qui dépassent les forces humaines, sans fonder les exigences de la justice sur la miséricorde ? Et dans le monde occidental fondé sur la performance, la miséricorde prend une acuité nouvelle pour humaniser notre société et lui donner d'atteindre son but, la promotion de la dignité humaine.

Dans ce contexte, le monde attend de l'Église qu'elle soit la révélatrice de la miséricorde plus forte que le mal et l'injustice. Il accueille volontiers l'Évangile de la miséricorde comme une morale de perfection, à condition que l'Église énonce clairement le principe de gradualité et qu'elle lui indique comment concrètement mettre l'Évangile en pratique. La générosité ne manque pas, mais si le monde ne sait pas comment suivre le Christ, si l'Église ne lui enseigne pas un itinéraire spirituel, celle-ci apparaît comme un juge hors des réalités de ce monde et non pas comme un Pasteur qui montre le chemin.

Depuis le 18<sup>e</sup> siècle, l'Occident a opposé le domaine de la foi à l'espace social. L'Église et l'État sont parfois devenus des réalités antinomiques. Cela se comprend fort bien si l'Église offre au monde l'image d'une puissance autoritaire et absolue. En revanche, si l'Église se définit et se propose comme *une communauté orante et miséricordieuse*, sa place n'usurpe en rien celle de l'État mais, au contraire, sa tâche est reconnue comme légitime et même essentielle à l'édification de la communauté humaine.

Par la raison, l'Église est capable d'un discours universel. Elle peut ainsi universaliser toutes les conséquences rationnelles qui se déduisent de la foi, pour éclairer l'intelligence humaine. La miséricorde met à profit toutes les capacités de l'intelligence et du cœur au service de l'homme pour lui révéler sa dignité et le chemin concret de sa libération. La miséricorde, pour être vraie, implique toujours des solutions concrètes, adaptées et efficaces, ce qu'attend précisément le monde d'aujourd'hui.

## Conclusion

Au terme de cet article, nous pouvons mesurer à quel point la miséricorde est un concept-clé en ecclésiologie. La miséricorde résume le cœur de la Révélation. C'est Dieu qui nous a appris ce qu'est la miséricorde tout au long de l'histoire du salut. Il se met à la recherche du pécheur, non pour le condamner, mais pour le sauver, lui révéler sa dignité et l'établir dans l'égalité de l'amitié (cf. Jn 15,15). La miséricorde est cette capacité de s'identifier à l'autre, de comprendre l'autre de l'intérieur, pour le rejoindre là où il se trouve, cheminer avec lui, l'amener graduellement à la communion des personnes et au partage des biens dans la justice. Seule la miséricorde établit vraiment les hommes dans la communion interpersonnelle. Seule une Église fondée sur la miséricorde, à même ainsi d'appliquer avec pertinence le principe de gradualité, pourra réaliser l'unité des chrétiens, malgré les imperfections inhérentes au fait qu'ici-bas, nous cheminons dans l'obscurité, non dans la claire vision (cf. 2 Co 5,7). Elle assumera ainsi pleinement la réalité que la foi en Jésus-Christ Seigneur contient intentionnellement la plénitude de la foi.

La culture occidentale a pris l'amour, l'agapè comme référence fondamentale. Mais l'amour n'aime que le bien, non le mal. L'amour diminue lorsqu'il voit le mal ou l'imperfection en l'autre. L'amour porte avec lui une exigence qui fait sa grandeur et sa limite : il veut que l'autre soit parfait pour l'aimer sans réserve. Une culture centrée sur l'amour risque paradoxalement d'engendrer la haine, l'exclusion de celui qui n'est pas aimé pour tel ou tel motif. La miséricorde au contraire grandit quand elle voit le mal en l'autre, parce qu'elle voit en même temps la dignité de la personne.

Dans un monde pluraliste et confronté à d'insurmontables difficultés, la révélation de la miséricorde évangélique constitue l'avenir de l'homme. L'Église est appelée à être le sacrement de cette miséricorde. L'homme d'aujourd'hui attend de l'Église un discours miséricordieux qui promeuve l'idéal de perfection évangélique par le principe de gradualité et offre ainsi des solutions concrètes. L'Église sera reconnue et représentera un centre très fort d'unité lorsqu'elle mettra à la première place la miséricorde. Elle aura alors retrouvé un discours de sagesse et d'amour miséricordieux dont le monde a un urgent besoin. Elle sera en mesure de promouvoir la civilisation de la miséricorde. L'Église sera aussi perçue comme celle qui fait constamment l'expérience de la miséricorde divine dans sa vie de prière pour en être le sacrement, c'est-à-dire le signe tangible de la présence du Maître de la miséricorde et le moyen d'accueillir sa puissance transformante. Elle sera dès lors plus transparente à Celui qui l'anime de sa vie, Jésus-Christ, le Bon Pasteur, qui connaît ses brebis et les mène avec sagesse par les sentiers escarpés de ce monde vers la source d'eau vive.

Marie-Joseph Huguenin ocd  
septembre 1992